

COURS DE PEDAGOGIE THÉORIQUE ET PRATIQUE

Gabriel Compayré

1897

Librairie classique Paul Delaplane

EXTRAIT :

PREMIÈRE PARTIE : PÉDAGOGIE THÉORIQUE

LEÇON XI

LA VOLONTÉ, LA LIBERTÉ ET LES HABITUDES

La connaissance et la volonté du bien. - Définition de la volonté. - La volonté chez l'enfant. - Différence de la volonté et du désir. - Différence de la volonté et de l'idée. - Rapports de la volonté avec la sensibilité. - Rapports de la volonté avec l'intelligence. - La volonté et la liberté. - Culture de la volonté. - Sentiment pratique de la liberté. - Éducation de la liberté. - Aucun acte n'est indifférent. - La volonté et les habitudes. - Nécessité des habitudes. - Comment se forment les habitudes. - Comment on corrige les mauvaises habitudes. - La volonté et l'éducation publique ou privée. - L'éducation personnelle. - Difficulté de l'éducation de la volonté. - La bonne volonté. - Importance de la volonté dans la vie.

La connaissance et la volonté du bien. - Plus on éclaire l'intelligence, plus on développe la conscience morale. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les mœurs des anciens et sur les mœurs des modernes, pour juger des progrès que les hommes ont faits peu à peu dans la connaissance de leurs devoirs. On fait le mal souvent par ignorance du bien. De plus la connaissance du bien implique par elle-même une certaine force de détermination vers le bien. Savoir nettement où est le devoir, c'est déjà une condition excellente pour faire son devoir. Avouons pourtant que la connaissance ne suffit pas, qu'il y faut joindre la volonté, l'énergie morale. Que d'hommes capables de disserter à merveille sur toutes les nuances du devoir, et qui seront cependant hors d'état de devenir des hommes vertueux : ils ne sauront pas vouloir le bien qu'ils connaissent. C'est la raison qui juge ce qu'il faut faire, mais c'est la volonté seule qui nous détermine à le faire. L'éducation de la volonté est donc une partie essentielle de l'éducation morale.

Définition de la volonté.- Au dix-huitième siècle le mot de volonté était parfois employé pour désigner toutes les puissances de l'âme qui sont autres que l'intelligence : les inclinations, les tendances, les désirs ; et Condillac disait de la volonté « qu'elle comprend toutes les opérations qui naissent du besoin ». Dans la psychologie contemporaine, la signification du terme « volonté » est mieux définie, plus délimitée, et la volonté, ou puissance de faire ce qu'on veut, désigne proprement le pouvoir qu'a l'âme de se déterminer, avec conscience et réflexion, spontanément et librement, à une action de son choix.

La volonté chez l'enfant. - La volonté ainsi entendue est, comme la raison, le propre de l'homme. L'homme seul, dans le plein exercice de ses facultés, est capable de vouloir. Sans doute l'animal, l'enfant, se déterminent par eux-mêmes, ils agissent, et par abus de mots le langage appelle volonté le principe de ces déterminations et de ces actions. Mais cette puissance irréfléchie de se déterminer et d'agir n'est qu'un semblant de volonté. L'enfant est volontaire, il n'a pas de volonté. Chez lui, comme chez l'animal, l'action, quelque spontanée qu'elle soit, n'est pas maîtresse d'elle-même : provoquée par le désir aveugle, par le besoin irrésistible, par le caprice désordonné, elle ne se possède pas ; elle n'est que la pâle image de la véritable volonté humaine, qui réfléchit, qui calcule, qui sait où elle va, et qui par suite se maîtrise et se gouverne elle-même.

Différence de la volonté et du désir. - La volonté est assurément autre chose que le désir. Il n'est pas possible d'admettre avec certains philosophes que la volonté ne soit qu'un désir ardent et fort, de même que l'attention ne serait qu'une sensation dominante. La volonté ainsi comprise ne nous affranchirait pas de nos inclinations et de nos passions ; elle ne serait que la consommation du désir. Elle rentrerait dans la catégorie des dispositions passives, fatales ; elle ne serait pas le principe de la liberté.

Le désir n'est que la sollicitation d'un objet agréable qui nous procure du plaisir et par là nous engage, nous détermine parfois à le rechercher. La volonté au contraire est la résolution que nous prenons par nous-mêmes d'accomplir un acte, agréable ou désagréable, peu importe.

Il y a des cas où le désir et la volonté sont d'accord, où nous voulons ce que nous désirons : même alors, notre conscience distingue nettement l'attrait que la chose désirée exerce sur la sensibilité, et le pouvoir que nous avons de céder à cet attrait.

Dans d'autres cas, la volonté est en contradiction avec le désir; et c'est alors surtout que la distinction des deux faits est claire et éclatante. La paresse m'attire et me plaît, par exemple : tous les plaisirs du *far niente* hantent mon imagination, toutes les dispositions de mon corps me portent à l'indolence ; et cependant, soutenu par l'idée de mon intérêt ou de mon devoir, je résiste à ces impulsions ; je veux travailler, et je me mets au travail. Comment, dans ce cas et dans tous les cas analogues, confondre le désir et la volonté, le courant et la force qui remonte le courant ?

Dans d'autres cas enfin, le désir est seul ; par sa violence il entraîne l'âme, qui n'a pas le temps de réfléchir, ni la force de vouloir ; mais l'action alors n'est pas plus volontaire que l'esprit n'est véritablement attentif, quand il est dominé, absorbé par une sensation. La fixité de la pensée qui se laisse captiver et immobiliser, pour ainsi dire, par une impression forte, n'est pas plus l'attention, que l'entraînement du désir n'est la volonté. De même que l'attention à son gré déplace, transporte la pensée, l'attache à l'objet qu'elle a choisi ou l'en détache quand il lui plaît, de même la volonté retient, arrête ou poursuit l'action qu'elle a résolue.

Différence de la volonté et de l'idée. - Mais, dira-t-on, si la volonté se distingue du désir et de la sensibilité, c'est parce qu'elle se confond précisément avec l'idée, avec l'intelligence. Ce sont, en effet, des motifs empruntés à notre prévoyance, à notre raison, qui seuls peuvent contre-balancer l'attrait du désir et assurer le triomphe de la volonté. Mais de ce que la volonté se greffe, pour ainsi dire, sur une idée, ce n'est pas une raison de croire qu'elle soit la même chose que l'idée. Ne nous arrive-t-il pas à chaque instant d'avoir une idée très nette d'une action à faire, et cependant de ne pas la faire parce que nous ne le voulons pas ?

Rapports de la volonté avec la sensibilité. - Mais, après avoir montré que la volonté est quelque chose de distinct et d'irréductible, après avoir établi qu'elle est une force indépendante, il faut se hâter d'ajouter que cette indépendance n'est pas absolue, que pour vouloir il n'est pas inutile de désirer, et qu'il est nécessaire de penser.

Ne nous imaginons donc pas que, pour préparer chez l'homme le règne de la volonté, il faille détruire chez l'enfant l'empire des désirs. Les enfants peu sensibles ont de grandes chances de devenir des hommes peu énergiques. Au contraire, des inclinations vives, ardentes, seront, pour peu que la réflexion s'y joigne, le berceau d'une volonté forte¹.

Excitons les désirs de l'enfant, en les dirigeant ; apprenons-lui à aimer de plus en plus ce qu'il doit aimer, et, éclairés par l'intelligence, ses désirs se transformeront en volontés.

La volonté d'ailleurs, quelque énergique qu'on la suppose, est presque toujours trop faible pour engager une lutte constante avec les inclinations. A ce jeu elle userait bien vite ses forces. Sans doute la volonté ne manifeste toute sa puissance que dans l'effort et dans la lutte ; mais heureusement la lutte n'est pas toujours nécessaire, et s'il y a des volontés laborieuses, héroïques, qui triomphent des passions qu'elles combattent, il y a aussi des volontés faciles, aisées, qui ne sont que l'adhésion d'une âme bien faite à des désirs légitimes. En fait, la plupart de nos volontés sont de ce genre, et dans le cours ordinaire d'une vie réglée, ce que l'on veut est en même temps ce que l'on sent et ce que l'on aime.

Le but de l'éducation doit donc être d'associer, d'unir le désir et la volonté, de mettre d'accord le plaisir et le devoir. Tout ce qu'on fera pour assagir les inclinations profitera aussi à la volonté et en rendra l'exercice plus facile.

Rapports de la volonté avec l'intelligence. - Les philosophes du dix-septième siècle, notamment Bossuet, comptaient la volonté parmi les opérations intellectuelles. Tout acte de volonté en effet suppose un acte de pensée. La volonté pourrait être définie une pensée qui agit. Il n'y a pas de volonté, a dit un philosophe, où il n'y a pas raison de vouloir. A proportion que nous sommes plus éclairés et surtout plus réfléchis, que nous concevons plus nettement ce que nous avons à faire, que nous comprenons mieux pourquoi nous devons le faire, nous sommes plus maîtres de nous-mêmes, nous nous appartenons davantage, en un mot nous avons plus de volonté.

¹ M. Sully fait remarquer avec raison que l'exercice de l'activité physique elle-même est une éducation rudimentaire de la volonté.

Exerçons donc l'enfant à réfléchir, à ne pas se hâter dans ses résolutions, à ne pas céder du premier coup aux appels de ses désirs, à peser le pour et le contre, avant de prendre une détermination; et nous accroîtrons ainsi la force de la volonté, dont le pouvoir variable se modifie à proportion que notre énergie intellectuelle diminue ou augmente.

La volonté et la liberté. - En montrant les différences et aussi les rapports de la volonté avec la sensibilité et avec l'intelligence, nous avons défini ses caractères essentiels, qui sont la réflexion et la liberté.

Il n'y a d'actes véritablement volontaires que ceux qui sont délibérés, qui supposent qu'on a pris un parti réfléchi. Et c'est précisément parce qu'il dérive, non d'un instinct inconsidéré et fatal, mais d'une décision étudiée et d'un choix, que l'acte volontaire est libre. La liberté réelle n'est pas autre chose que la faculté de choisir avec réflexion et en pleine connaissance de cause, entre plusieurs actions possibles, celle que nous préférons, celle que nous jugeons la meilleure. Sans doute cette liberté-là ne nous donne pas la puissance de rompre brusquement avec notre passé, de nous délier de toute solidarité avec ce que nous avons déjà fait, avec nos inclinations et nos habitudes d'esprit ; elle ne crée pas des actes absolument indéterminés, indépendants de toute condition, des miracles en un mot. Mais enfin elle nous affranchit dans la mesure du possible ; elle nous soustrait à l'impulsion du moment, à l'empire absolu des habitudes, au joug de la passion, à la tyrannie de la mode et de l'exemple ; elle fait que nous nous gouvernons par nous-mêmes et par notre raison, et c'est en cela que nous sommes libres.

Culture de la volonté. - La culture de la volonté est un des problèmes les plus délicats de l'éducation. Pour la développer et la fortifier, il faut d'abord respecter la spontanéité de l'enfant, qui est le germe de son indépendance et de sa liberté. Les parents qui songent trop à « briser les volontés de leurs enfants », préparent des caractères faibles et mous qui seront incapables de se conduire.

« Il ne faut pas, dit Kant, briser la volonté des enfants, mais seulement la diriger, de telle sorte qu'elle sache céder aux obstacles naturels. »²

C'est la même pensée qui inspirait Rousseau, lorsque, **dans** les douze premières années de l'éducation d'Emile il soumettait la conduite de l'enfant à la seule règle de la nécessité :

« Que l'enfant sente de bonne heure sur sa tête altière le dur joug que la nature impose à l'homme, le pesant joug de la nécessité, sous lequel il faut que tout être fini ploie ; qu'il voie cette nécessité dans les choses, jamais dans le caprice des hommes. »³

C'est aller trop loin cependant que de supprimer, dans la première éducation, les commandements des parents et des maîtres. Il est bon au contraire que la volonté de l'enfant sente à côté d'elle d'autres volontés ; mais à une condition, c'est que ces volontés soient elles-mêmes bien réglées, et que les ordres par lesquels elles se manifestent ne soient pas suivis de contre-ordres, qu'ils soient nets et inflexibles. Les caprices d'une autorité inconstante qui se contredit elle-même ne peuvent avoir que de funestes effets. Tirillée en sens divers, la volonté de l'enfant deviendra elle-même capricieuse et mobile.

L'enfant ne doit être ni esclave ni despote. Il ne faut pas qu'il soit contraint d'obéir aveuglément à des ordres déraisonnables, ni contrarié dans toutes ses tendances. Il ne faut pas non plus qu'il soit satisfait dans toutes ses volontés.

« Les parents, dit Kant, se trompent ordinairement en refusant à leurs enfants tout ce qu'ils demandent. Il est absurde de leur refuser sans raison ce qu'ils attendent de la bonté de leurs parents.

« Mais, d'autre part, on gâte les enfants en faisant tout ce qu'ils veulent. On les empêche sans doute par là de témoigner leur mauvaise humeur, mais ils n'en deviennent que plus emportés. »

Il faut à la fois savoir céder et savoir résister, savoir résister surtout. En complaisant toujours aux caprices de l'enfant, en flattant ses instincts, nous émancipons sans doute sa volonté, mais nous la déréglons : en un sens nous l'affaiblissons. La volonté en effet suppose l'effort, l'empire sur soi-

² Kant, *Pédagogie*, p. 256.

³ *Emile*, I, II.

même. En résistant à l'enfant, on lui apprend à se résister à lui-même. C'est seulement s'il a pris l'habitude d'obéir à autrui qu'il deviendra capable d'obéir plus tard à sa propre raison.

Sentiment pratique de la liberté. - Il y a un grand intérêt pratique à nous arrêter souvent, à propos de nous-mêmes, sur des réflexions comme celles-ci : « Telle faute pouvait être évitée. Telle qualité pouvait être acquise plus vite. Enfin on pouvait faire autrement et mieux ! » C'est là un moyen assuré d'accroître notre foi dans l'efficacité de nos actes, de fortifier dans nos âmes la chose la plus précieuse de ce monde, je veux dire le sentiment pratique de notre liberté, en nous débarrassant de cette idée accablante de nécessité, dont Stuart Mill disait : « L'idée de nécessité pesait sur mon existence comme un mauvais génie. »

Habituons par conséquent l'enfant à faire de fréquents retours sur lui-même, à pratiquer dans une certaine mesure ces *examens de conscience*, que recommandaient déjà les philosophes de l'antiquité. Le *calendrier moral* de Franklin, inscrivant chaque jour les infractions qu'il avait commises aux divers préceptes du devoir, est une ingénieuse application de la même idée⁴.

Éducation de la liberté. - L'homme n'est véritablement homme que quand à des sentiments vifs et élevés, à une intelligence éclairée, il joint une volonté ferme et toujours prête. Mais cette qualité est plus rare qu'on ne le croit. Sans doute, s'il ne s'agit que de cette volonté inférieure qui, tout en disant : « Je veux », ne fait en réalité qu'obéir à l'inclination ou à l'habitude, nous usons de notre volonté à chaque instant de notre vie. Mais s'il faut réserver le nom de volonté pour l'acte délibéré, résolu avec réflexion, qui ne voit que la conscience humaine s'élève rarement à cet effort ? Le plus souvent nous agissons, nous ne dirons pas sans motif, ce qui est impossible, mais sans motif réfléchi, et nos actions ne sont pas réellement voulues. Il y a des hommes qui manquent presque absolument de volonté, qui ne s'appartiennent pas à eux-mêmes en quelque sorte, et qui vivent d'une vie passive, machinale, esclaves de leurs propres passions et jouets des influences extérieures. Même ceux qui réfléchissent le plus ne réfléchissent pas autant qu'ils le pourraient : il y a en nous des trésors d'énergie que nous ne savons pas exploiter, et nous avons certainement plus de forces que nous n'avons de volonté.

Aucun acte n'est indifférent. - Pour élever vraiment la liberté, pour lui assurer toute sa puissance, il faut considérer qu'aucun de nos actes n'est indifférent. Si nous cédonc une fois à une inclination mauvaise, en nous promettant de lui résister le lendemain, nous commettons une grave imprudence : demain, en effet, nous n'aurons pas la même force pour lui résister. Tout acte accompli est un commencement d'habitude, et l'habitude entrave notre volonté. Par cela seul que nous aurons, même une seule fois, agi dans un sens, nous serons un peu plus disposés à agir de la même façon.

Surveillons donc tous les actes de l'enfant. Ne lui passons aucune faute, sous prétexte qu'elle restera isolée, et qu'il sera temps de s'y opposer lorsqu'elle se renouvellera. Dans toute velléité, quelque légère qu'elle soit, il y a une volonté en germe ; dans toute action, un commencement d'habitude.

La volonté et les habitudes. - L'activité de l'enfant et de l'homme se manifeste, on le sait, sous trois formes : l'instinct, la volonté, l'habitude. Le plus possible il faut substituer la volonté à l'instinct ; c'est-à-dire les résolutions réfléchies aux impulsions aveugles ; mais doit-on combattre les habitudes comme on combat les instincts ? Non : car il dépend de nous que l'habitude ne soit qu'une manière aisée de faire sans effort ce que nous avons préalablement fait avec réflexion, avec volonté : l'habitude consolide l'œuvre de la liberté.

On a dit, non sans justesse : « Deux obstacles presque invincibles nous empêchent d'être les maîtres de nos volontés, l'inclination et l'habitude. » Ce serait cependant une erreur grave et dangereuse que d'attribuer à ces deux ennemis de la volonté une puissance insurmontable. L'inclination peut toujours être contrôlée, confrontée avec nos intérêts et notre devoir, et réprimée par un acte énergique de vouloir. Quant à l'habitude, à l'origine surtout, elle est entièrement sous la dépendance de la volonté, puisqu'il dépend de nous d'empêcher la répétition de l'acte qui engendre l'habitude. Même quand elle est invétérée, nous pouvons venir à bout de la vaincre, sinon en une fois et par un seul effort de volonté, du moins par une résistance prolongée et par une tactique habile.

⁴ Il faudrait, eu d'autres termes, faire pour l'esprit ce que le colonel Amoros faisait pour le corps : il remettait à chaque élève ce qu'il appelait la *feuille physiologique*, où étaient notés à la fois et l'état de chaque organe au commencement du cours de gymnastique et les progrès accomplis après chaque mois d'exercices.

Nécessité des habitudes. – L'éducation n'est, en grande partie, que l'art de former de bonnes habitudes. Aussi ne comprend-on pas **que** Rousseau ait dit **avec** plus d'esprit que de sens : « Il ne faut laisser prendre à Emile aucune habitude, si ce n'est de n'en avoir aucune. »

Kant, lui aussi, condamne les habitudes, pour cette raison que « plus un homme a d'habitudes, moins il est libre et indépendant ».

L'idéal de Kant et de Rousseau serait une liberté toujours agissante **que** rien ne gênerait, une liberté toujours en éveil, toujours en mouvement, qui se déterminerait à nouveau par un effort spécial dans toutes les circonstances de la vie : or l'habitude est une « obéissance », puisqu'elle nous enchaîne au passé⁵. Mais l'idéal de Rousseau et de Kant est irréalisable ; il est impossible de demander, à chaque instant de l'existence, ce déploiement d'énergie que suppose tout exercice nouveau de la liberté. La faiblesse humaine est trop heureuse de pouvoir s'appuyer sur de bonnes habitudes qui la dispensent d'efforts sans cesse renouvelés, et qui lui rendent facile, aisé, presque instinctif, l'accomplissement du devoir. Le corps ne peut être toujours éveillé et debout : il faut qu'il dorme et qu'il se couche ; de même l'activité ne saurait rester incessamment en éveil : il faut qu'elle se repose et qu'elle s'endorme, pour ainsi dire, dans les molles et douces démarches de l'habitude. Une fois que la volonté a épuré les inclinations et réglé les habitudes, elle peut se décharger en partie sur le sentiment et sur la routine du gouvernement de l'âme : comme un général qui, après avoir pacifié un pays, remet l'épée au fourreau, mais sans désarmer complètement, car l'imprévu des circonstances et les changements de la vie peuvent à chaque instant exiger de nouveaux efforts de volonté.

Objectera-t-on que l'habitude diminue l'effort et par conséquent le mérite ? Nous répondrons avec M. Marion : « Le mérite et l'effort ne sont pas toute la moralité. Je suis plus sûr qu'un homme fera le bien, lorsque le bien ne lui coûtera aucune peine. »⁶

Ne demandons pas à la volonté une série continue de tours de force. D'ailleurs les habitudes, si nombreuses qu'elles soient, ne suppriment jamais la liberté, surtout si l'on fait de la liberté elle-même, c'est-à-dire de la délibération réfléchie, une habitude supérieure, qui domine toutes les autres.

Comment se forment les habitudes. – L'éducation a donc grand besoin de former de bonnes habitudes, habitudes d'esprit, habitudes de sentiment et d'action. Comment les formera-t-elle ? Comment réussira-t-elle à établir cette seconde nature, qui constituera le caractère définitif de l'homme ?

A vrai dire, les habitudes se forment d'elles-mêmes par la répétition d'un même acte : les unes dérivent des inclinations, des instincts ; les autres, d'actions réfléchies auxquelles la volonté a collaboré. Le rôle de l'éducateur est donc de surveiller soit les instincts, soit les premières manifestations de la volonté. Qu'il coupe court, dès l'origine, aux tendances mauvaises ; qu'il arrête dans leur première éclosion les inclinations vicieuses. C'est dans ses racines surtout qu'il faut couper le mal.

« L'habitude, dit Montaigne, commence d'une façon douce et humble : elle établit en nous peu à peu, et comme à la dérobée, le pied de son autorité ; mais elle nous découvre bientôt un furieux et tyrannique visage, et c'est à peine s'il nous est encore donné de nous ravoir de sa prise. »

En s'opposant par tous les moyens en son pouvoir, au besoin par des punitions, aux actes mauvais, le maître empêchera de naître les mauvaises habitudes. Pour favoriser les bonnes, il n'aura qu'à encourager l'enfant à agir, et avec l'aide du temps l'habitude se formera. Il n'est guère possible d'imposer d'emblée des habitudes nouvelles qui seraient en contradiction avec la nature de l'enfant. S'il répugne à l'acte que vous lui ordonnez cette action faite contre son gré ne laissera pas après elle une certaine tendance à se reproduire, ce qui est la condition essentielle de la formation des habitudes. S'il s'agit donc d'habitudes un peu difficiles, auxquelles l'enfant ne tend pas de lui-même, sachons ménager les transitions ; tâchons de choisir le moment favorable, où l'action que l'on veut transformer en habitude coûtera le moins de peine à l'enfant ; contentons-nous d'abord qu'il l'accomplisse avec indifférence : il la répétera ensuite avec plaisir, et l'habitude sera formée. Insinuons en un mot et n'imposons pas les habitudes : « Une idée nouvelle, disait Fontenelle, est comme un coin : ce n'est pas par le gros bout qu'il faut l'enfoncer. »

⁵ Voyez Vinet, *L'éducation, la famille et la Société*.

⁶ Cours de M. Marion, sur *la Science de l'éducation, résumé dans la Réforme universitaire*, 1er avril 1885.

Comment on corrige les mauvaises habitudes. - Mais, quelle que soit la surveillance du maître, il n'est pas dit que sous l'influence des circonstances extérieures une mauvaise habitude ne vienne à apparaître chez l'élève. D'ailleurs, quand il entre à l'école, l'enfant a déjà contracté certaines dispositions, certains plis de l'esprit et du cœur. Est-il possible de corriger ce que la coutume a une fois introduit de vicieux dans l'activité de l'enfant ?

Assurément ce n'est pas chose facile ; et il faudrait presque toujours désespérer du succès, si l'on n'avait d'autres moyens pour l'atteindre que de combattre de front la mauvaise inclination passée en habitude, surtout si l'on voulait y réussir tout de suite. Le temps a présidé à la formation de l'habitude : le temps est nécessaire aussi pour en assurer la disparition. Patientons par conséquent ; soyons satisfaits, si nous parvenons d'abord à espacer le renouvellement de l'action mauvaise. Peu à peu, l'empire de la volonté renaîtra : l'enfant se débarrassera graduellement de son penchant, surtout si nous avons su habilement faire naître des habitudes différentes qui l'entraînent d'un autre côté.

La volonté et l'éducation publique ou privée. - Au premier abord, on serait tenté de croire que l'éducation privée est plus favorable que l'éducation publique à la culture de la volonté. A l'école, en effet, tout est réglé d'avance ; tout est uniforme ; pas d'initiative ; un niveau commun ; l'enfant n'est jamais abandonné à lui-même ; les moindres heures de la journée ont leur occupation définie. A la maison, au contraire, l'enfant s'appartient davantage ; il n'est pas soumis à une règle aussi inflexible ; il dispose lui-même de son temps et de son travail ; il a plus d'initiative.

Et cependant, à regarder les choses de près, on arrive à se convaincre que l'école vaut mieux que la maison paternelle pour l'apprentissage de l'énergie. Auprès de ses parents, l'enfant s'effémine ; sous leur direction souvent incertaine et variable, il ne met pas assez de suite dans ses actions ; il flotte au gré de leurs ordres contradictoires, au gré de ses propres caprices ; il n'apprend pas à obéir à une loi fixe, immuable. La volonté véritable, c'est l'obéissance librement consentie à la loi morale, et, pour former l'enfant à cette obéissance, l'obéissance à un règlement précis est la meilleure des préparations. « L'obéissance à la loi, dit un auteur inconnu, cité par madame Necker de Saussure, soumet la volonté sans l'affaiblir, tandis que l'obéissance aux hommes la blesse et l'énerve. »

Madame Necker n'hésite pas à reconnaître que « l'éducation publique l'emporte décidément, sous le rapport de l'affermissement du caractère, du développement des vertus mâles et de l'énergie ».

« Dans la famille l'élève échappe difficilement à la mollesse. Dans un paisible ménage il n'y a aucune énergie à déployer. Tous les faibles sont protégés, nul n'a besoin de se défendre lui-même ou de défendre d'autres que lui : condition fort heureuse sans doute, mais où la force d'âme ne s'acquiert pas. Au collège, il n'en est pas ainsi : le jeune homme apprend à connaître ses droits comme ceux des autres ; il s'accoutume à résister aux sollicitations comme aux menaces, quand il croit avoir l'équité pour lui. Il acquiert l'esprit de conduite, l'art de se mettre en équilibre avec ses pareils, de connaître jusqu'à quel point il faut leur imposer par sa fermeté, ou s'en faire aimer par sa complaisance. »⁷

Il y aurait encore d'autres raisons à donner. Dans la famille l'enfant n'a pas facilement des opinions à lui : il vit avec des personnes qui lui sont supérieures en expérience, qu'il doit respecter, et qu'il aime d'ailleurs trop, le plus souvent, pour les contrarier en différant d'opinion avec elles. Au collège ou à l'école, il vit avec des égaux ; il a le droit d'avoir son franc parler. Dans la famille, l'enseignement est généralement trop aisé ; la leçon est pour ainsi dire toute *mâchée* ; l'enfant n'a pas assez d'efforts à faire pour se l'assimiler. Au collège, il a besoin de travailler davantage par lui-même, et de chercher dans sa réflexion personnelle les moyens de comprendre des leçons uniformément données à tous⁸.

Éducation personnelle. - Ce n'est pourtant pas à l'école que s'achève l'éducation de la volonté. C'est seulement dans la société, au contact des difficultés de la vie, que la personnalité humaine se forme véritablement. Et voilà pourquoi sans doute Comenius réservait à l'université, c'est-à-dire à la vie libre de l'étudiant, le soin de développer la volonté. L'expérience est la véritable école de la volonté.

⁷ Voyez le chap. III du 1. VIII, *Considérations sur l'éducation publique et l'éducation privée*.

⁸ Voyez sur ce sujet un article assez suggestif de Y. Faguet, *L'éducation de la volonté dans l'enseignement public* (*Revue de l'enseignement secondaire*, première année, p. 498, Paris, Paul Dupont).

« Au collège, nous aplanissons la route devant les pas de l'enfant : et justement l'obstacle est l'éducation de la volonté. Nous enseignons ; mais justement on ne sait bien que ce qu'on découvre. Nous sommes des guides, de qui ? de ceux qui devront se conduire eux-mêmes. »

Cette opposition qui existe entre le développement de la volonté personnelle, et le régime scolaire même le plus adouci et le plus libre, disparaît le jour où l'enfant est livré à lui-même. C'est alors surtout que son activité volontaire trouvera les occasions de s'exercer et de s'accroître. Mais c'est alors aussi que sa volonté va courir les plus grands dangers. En vain on lui aura appris à vouloir dans le cercle limité des actions de l'enfance ; il sera sujet à le désapprendre dans le vaste champ des actions viriles.

« C'est que, comme on l'a justement remarqué, avec la volonté, l'œuvre de l'éducation n'est jamais terminée. Un enfant qui a appris à lire, n'a plus à y revenir, c'est fini. Avec la volonté, ce n'est jamais fini, et il y a toujours à y revenir. »⁹

Difficulté de l'éducation de la volonté. - Avec l'aide d'une volonté déjà formée, le succès de l'éducation intellectuelle, comme de l'éducation morale, est assuré. Mais pour l'éducation de la volonté elle-même, où est le point d'appui, le levier sur lequel nous nous appuierons? Ne faut-il pas déjà avoir un peu de volonté pour en acquérir davantage ? Que faire avec les natures faibles qui n'ont point de ressort ? Est-il possible de leur donner la volonté qu'elles n'ont pas ?

« C'est la volonté qu'il s'agit de redresser, dit Gauthey, et l'on veut qu'elle se redresse elle-même : que la faiblesse produise la force et que le mal engendre le bien. »¹⁰

La Rochefoucauld disait dans le même sens : « La faiblesse est le seul défaut qu'on ne saurait corriger. »

Heureusement la nature ne nous propose pas souvent ce problème insoluble. Il est rare, si cela arrive jamais, qu'un enfant soit absolument dépourvu des germes de la volonté. S'il n'en a pas suffisamment pour combattre ses défauts, il en aura toujours assez pour acquérir certaines vertus : car, selon la remarque de Bourdaloue, « il en coûte moins de s'enrichir de mille vertus que de se corriger d'un seul défaut ».

La bonne volonté. - Il ne servirait de rien de former la volonté, si on ne lui donnait pas pour compagnon l'amour du bien. En elle-même, en effet, la volonté peut être un instrument de vice comme un instrument de vertu. Les grands criminels font preuve de volonté à leur façon. On peut vouloir le mal avec la même énergie que le bien.

C'est donc la bonne volonté qu'il faut surtout élever et affermir, la bonne volonté dont Kant disait dans une page qu'on ne saurait trop citer :

« De tout ce qu'il est possible de concevoir dans ce monde et même en général hors de ce monde, il n'y a qu'une seule chose qu'on puisse tenir pour bonne sans restriction : c'est la bonne volonté. L'intelligence, la finesse, le jugement et tous les talents de l'esprit, le courage, la résolution, la persévérance, comme qualités du tempérament, sont sans doute des qualités bonnes et désirables à beaucoup d'égards ; mais ces dons de la nature peuvent aussi être extrêmement mauvais et pernicieux, lorsque la volonté qui en fait usage, et qui constitue essentiellement ce qu'on appelle le caractère, n'est pas bonne elle-même.

« La bonne volonté ne tire pas sa bonté de ses effets ni de ses résultats, ni de son aptitude à atteindre tel ou tel but proposé. mais seulement du vouloir, c'est-à-dire d'elle-même; et considérée en elle-même, elle doit être estimée incomparablement supérieure à tout ce qu'on peut exécuter par elle au profit de quelques penchants ou même de tous les penchants réunis. Quand un sort contraire ou l'avarice d'une nature marâtre priverait cette bonne volonté de tous les moyens d'exécuter ses desseins ; quand ses plus grands efforts n'aboutiraient à rien, et quand il ne resterait que la bonne volonté toute seule, elle brillerait encore de son propre éclat, comme une pierre précieuse : car elle tire d'elle-même tout ce qu'elle vaut. »

Importance de la volonté dans la vie.- La bonne volonté, l'énergie dans le bien, est la seule chose qui donne à la vie son prix et sa dignité.

« Cette énergie, dit M. Blackie, ne s'acquiert que par l'exercice : si vous vous figurez trouver grand service dans les livres, dans les discussions savantes, vous vous trompez. Livres, discours, cela peut vous éveiller au bien, cela peut être,

⁹ Rousselot, *Pédagogie*, p. 263.

¹⁰ Gauthey, *de l'Éducation*. t. II, p.266.

dans votre voyage, comme le poteau indicateur qui vous empêche de vous égarer au départ, mais ne peut vous faire avancer d'un pas : ce voyage, vos pieds seuls ont à le faire. Malheur à vous, si vous ne portez pas en vous-même votre boussole ! »¹¹

Il faut, en d'autres termes, que l'homme trouve en lui-même sa règle de conduite et les forces nécessaires pour s'y conformer. La volonté est l'agent essentiel de la vertu. Elle n'importe pas d'ailleurs uniquement pour la moralité de la vie : elle est nécessaire pour le bonheur et le succès. Sans elle on ne saurait réussir dans le monde, triompher des difficultés, plier les circonstances. Dans les affaires grandes ou petites, on a toujours besoin de la volonté. Elle est même un élément du génie, que Buffon définissait « une longue patience ». Les inventeurs, les bienfaiteurs de l'humanité n'ont accompli leur oeuvre qu'au prix de nobles efforts et d'une énergique persévérance. Enfin, à tous les degrés de l'échelle sociale, la volonté est le principe de la qualité essentielle de l'homme : le caractère. Le caractère, en effet, est moins l'ensemble de nos habitudes et de nos goûts, que la possession d'une volonté ferme, éclairée, juste et bonne, capable de tenir tête aux événements ; et le caractère ainsi compris est l'idéal de l'éducation morale.

¹¹ M. Blackie, *op. cit.*, p. 87